

DE CORDOBA A ORIZABA.

Après la sortie de Córdoba, la voie ferrée court à l'ouest, en traversant toujours cette admirable campagne, où l'œil est sans cesse charmé par des points de vue pittoresques, des sites merveilleux et une végétation exubérante.

La première station que l'on rencontre, est celle du "Fortin," située sur le côté gauche de la "Barranca de Metlac" à 113 kilomètres de Veracruz et à 1,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Le "Fortin" doit son nom à une ancienne fortification élevée à cet endroit à l'époque de la domination espagnole. C'est au Fortin que s'arrête la zone de la fièvre jaune; quelques cas de cette terrible maladie ont été cependant observés à Orizaba, mais on a tout lieu de supposer que les personnes atteintes, en avaient apporté le germe soit de Veracruz, soit de tout autre point de la côte.

A peine a-t-on abandonné la station du "Fortin," que s'étend une vaste prairie plantée de bouquets d'arbres touffus, que traverse, dans toute sa longueur, la voie ferrée avant de s'engager dans cette fameuse Barranca de Metlac, qui à si juste titre cause l'étonnement de tous ceux qui ont pu en admirer la superbe grandeur.

Que l'on s'imagine une immense déchirure de plusieurs kilomètres de longueur, sur plus de 100 mètres de large, dont les talus presque à pic, couverts de la végétation la plus luxuriante, vont se rétrécissant en forme d'entonnoir, enserrant à leur base une étroite vallée, que sillonnent en murmurant les eaux argentées du "Metlac." C'est surtout au lever du soleil, qu'il faut voir ce merveilleux paysage, quand, dissipant les légères vapeurs qui s'élèvent de la rivière en nuées capricieuses, le soleil vient baigner de ses chauds rayons, et nacrer des milles teintes de l'iris, les bords accidentés de la *Barranca*. Peu à peu l'obscurité qui enveloppe le fond de cette gorge énorme, s'éclaire d'une lueur timide, où, comme des ombres fantastiques, apparaissent les grands arbres et les rochers énormes, puis la lumière descend, colorant d'abord avec ses reflets d'opale les flancs rouges de ce vaste précipice, pour aller ensuite dorer et illuminer d'une lumière éclatante ces profondeurs de la vallée, et prêter aux bouillonnements de la rivière tous les éclats du diamant.

L'idée première des ingénieurs fut de franchir ce colossal obstacle, au moyen d'un pont viaduc de 304 mètres de long, sur 113 de hauteur, mais des raisons puissantes, qu'il serait trop long d'énumérer ici, firent abandonner ce projet, et la compagnie se décida pour les plans de l'ingénieur en chef Mr. Buchanan, qui consistaient à longer les bords de la "Barranca" jusqu'au point où son rétrécissement permit l'établissement d'un pont de dimensions moyennes et par contre, d'un coût infiniment moins élevé que celui du grand viaduc.

Le tracé de la ligne sur les deux côtés de la Barranca, sans avoir le caractère grandiose du projet primitif, n'en constitue pas moins une œuvre aussi audacieuse que remarquable. Des courbes, qui parfois atteignent à peine 90 mètres de rayon, des tranchées profondes, des ponts hardis, des tunnels creusés dans la roche vive, témoignent à chaque instant des difficultés que la science de l'ingénieur a dû vaincre ou surmonter. La planche N° XI donne une idée, aussi exacte que possible, de ce magnifique travail qui peut rivaliser avec les plus belles œuvres de ce genre entreprises, soit en Europe soit aux Etats-Unis.

C'est quand le train franchit le pont de courbe de 138 mètres de long, qui réunit les deux côtés de la barranca, que le voyageur peut contempler dans tout son admirable développement la "Barranca de Metlac." Au fond, et comme noyés dans une chaude atmosphère teintée de pourpre, s'estampent les grands champs de cannes, ou bien les plantations de tabac et de café qui vont en s'étageant, jusqu'au plateau où s'élève la ville d'Orizaba. Cette perspective inondée de lumière, et qui s'étend à votre gauche, forme un étrange contraste avec le tableau qui se dessine à droite, où la vallée, transformée en gorge étroite, affecte un aspect sauvage que vient encore assombrir une épaisse forêt de chênes, au feuillage d'un vert obscur; la rivière qui, un instant auparavant, coulait paisible entre deux rives fleuries, bondit à présent dans un lit trop étroit, et roule ses eaux écumantes sur d'énormes galets qui semblent vouloir en arrêter le cours.

Après avoir traversé le pont de Metlac et les cinq autres tunnels qui se trouvent sur le côté droit de la barranca, le train ne tarde pas à arriver à la vallée du "Sumidero," située aux approches d'Orizaba. Parfaitement cultivée, cette vallée produit en abondance le café, la canne à sucre, le tabac et la banane. Plusieurs fermes ou *ranchos* dressent leurs toits agrestes au milieu de cette mer de verdure qui s'agite et ondule au moindre souffle de la brise. Des arbres puissants rompent la monotonie de ces grands champs. Les essences les plus remarquables, sont diverses espèces d'acacias, des noyers et le mezquite (*prosopis dulcis*). A l'entrée de la vallée du *Sumidero*, et sur le côté droit d'une profonde tranchée qui se trouve à la sortie de la Barranca de Metlac, existe un des endroits les plus admirables de cette contrée si fertile en surprises de tous genres. Que l'on s'imagine un vaste et profond entonnoir, entièrement revêtu de plantes capricieuses, d'arbustes

aux branches flexibles, de volubilis, de lianes, de cactus, etc., etc., et au fond duquel s'engouffrent en grondant sourdement les eaux d'une petite rivière qui disparaît dans les entrailles de la terre pour reparaitre à 300 mètres de là, et poursuivre son cours paisible à travers la plaine. Rien n'est plus poétique que ce site où, grâce à l'épais feuillage des arbres qui l'abritent, pénètre seulement une lumière discrète, dont les rayons tamisés donnent à la rosée perpétuelle qui couvre les gazons et les plantes, l'apparence de perles du plus pur orient. Aux temps mythologiques, l'imagination des poètes eut fait de ce merveilleux endroit, l'asile préféré d'une nymphe mystérieuse, ou d'une hamadryade aux amours immortelles.

La nature ne cesse jamais, durant ce long parcours de Veracruz à Mexico, d'offrir au voyageur une surprise nouvelle. De la plaine du *Sumidero*, on remarque au nord les montagnes boisées qui la limitent, et où le *Metlac* prend sa source; au sud les cimes capricieuses de la chaîne de Tuxpango et du Naranjal; à l'est, les contreforts de la Sierra Madre, au milieu desquels une large bande de couleur sombre indique le profil de la grande et fertile vallée d'Acultzingo. Le *cerro* de Escamela est la sentinelle avancée de toutes ces montagnes ou collines, qui se dressent, les unes couvertes de forêts épaisses, les autres âpres et dénudées, laissant voir leurs flancs ravinés par les eaux, et les roches calcaires qui constituent leur formation. Au loin, et semblable à un géant, le Pic d'Orizaba domine de sa cime orgueilleuse et glacée toutes ces montagnes qui lui forment une royale ceinture.

Une fois passé le *cerro* de Escamela, le train ne tarde pas à s'arrêter à la station d'Orizaba, distante de 131 kilomètres de Veracruz, et élevée de 1,227 mètres au-dessus du niveau de la mer.

En examinant le pittoresque panorama que représente la planche N° XV, on remarque à gauche, les bâtiments de la station, les ateliers, les magasins, le dépôt des machines, etc. Le *cerro* de Escamela avec ses teintes violettes forme le fond de ce paysage, où du milieu des arbres et des touffes de sataniers, se dressent les blanches tours des églises et les toits rouges des maisons d'Orizaba.

ORIZABA ET SES ENVIRONS.

La ville d'Orizaba, l'antique Ahauilizapan des aztèques, est le chef-lieu du canton qui porte ce nom. Située au pied du *cerro* de Tlachichilco, plus connu sous le nom du Borrego, sa latitude est 18° 50' 52" latitude septentrionale, longitude orientale de Mexico, 2° 1' 42".

L'église paroissiale, la chapelle du Calvaire, les églises de San Juan de Dios et San José de Gracia, l'Hôtel de ville, le théâtre Llave, sont à peu près les seuls édifices qui méritent une mention spéciale. La rivière qui traverse la ville, et les accidents naturels du sol sur lequel elle repose, offrent à chaque instant des points de vue pittoresques, dans le genre de celui que représente la Pl. N° XIV.

On trouve, dans l'intérieur de la ville, plusieurs moulins à blé ou à canne; le plus important est celui de Borda. L'hacienda de Jalapilla et la grande filature de Cocolapam, propriété de Mr. Antonio Escandon, qui se trouvent à une très courte distance de la ville, méritent l'une et l'autre la visite du touriste.

Orizaba, qui à une époque compta 30,000 habitants, a vu réduire ce nombre jusqu'à 20,000, qui est le chiffre actuel de sa population; l'agriculture et la fabrication de tissus, forment en grande partie la richesse des habitants. L'instruction n'est pas négligée à Orizaba, on y compte plusieurs collèges et institutions libres, où les principales branches du savoir humain, sans oublier les langues étrangères, sont enseignées par des professeurs nationaux ou étrangers.

La température moyenne d'Orizaba, est d'environ 20° C. Le climat y serait plus égal si les vents du sud, qui y régneraient fréquemment, ne venaient avec leur souffle brûlant élever la température à 26 ou 27°, et produire sur le système nerveux des étrangers une action des plus désagréables.

La vallée, qui entoure Orizaba, cause avec justice l'admiration des étrangers. Fertile au possible, elle est arrosée par une multitude de petites rivières aux cours capricieux et accidentés, dont la plus considérable est le *Rio Blanco* qui se jette dans le golfe, près du port d'Alvarado. Un des endroits les plus pittoresques qui entourent Orizaba, est sans

contredit *l'Ingenio*, qui est pour les habitants de cette ville, ce que St. Cloud et Asnières sont pour les parisiens. Si *l'Ingenio* se trouvait à proximité d'une ville d'Europe ou des Etats-Unis, il y a longtemps qu'un *empresario* habile en aurait fait un Baden-Baden ou un Saratoga exceptionnellement beau, car il est difficile de rencontrer, sur le vieux ou sur le nouveau continent, un site plus complètement pittoresque, et qui se prête d'avantage à la villégiature de tous ceux qui savent apprécier les merveilles et les prodigalités de la nature.

Au pied du *Cerro de la Cruz*, et près d'un des côtés de l'église qui porte le même nom, on voit jaillir d'une grotte profonde une source abondante dont les eaux, avant de former la petite rivière de *l'Ingenio*, se déposent dans un bassin naturel entouré de fleurs et d'arbustes si régulièrement ordonnés que l'on croirait qu'un disciple de Le Nôtre a surveillé leur plantation.

Après avoir parcouru les champs fertiles et les prairies toujours vertes qui entourent Orizaba, la rivière de *l'Ingenio* se jette dans le Rio Blanco qui, poursuivant sa course à travers la partie nord de la vallée, vient alimenter la fabrique de Cocolapam, et former à 3 kilomètres de là les admirables cascades de *San Antonio* et du *Rincon Grande*, qui rivalisent avec les plus pittoresques et les plus célèbres de la Suisse rhénane.

Il est une autre cascade, ou pour mieux dire, une série de cascades produites par le *Rio Blanco* et qui sont connues sous le nom de *Cascada de Tuxpango*. Située à 10 kilomètres d'Orizaba, on s'y rend facilement à cheval ou en voiture, et quoique le chemin ne soit pas des plus faciles, nul ne regrette la fatigue de la route, dédommagé qu'il est par la vue d'un des plus beaux spectacles que puisse présenter la nature.

Outre sa campagne privilégiée et ses chûtes d'eau pittoresques, on trouve dans la vallée d'Orizaba, et à une courte distance de la ville, deux grottes aussi vastes que profondes, formées de merveilleuses stalactites. Ces grottes, qui ont été jusqu'à présent très-peu explorées, se nomment *Petlacale* et *Amacinga*.

La beauté du ciel d'Orizaba, ainsi que la fertilité des terrains qui entourent la ville, font de cette contrée une des plus propres à la colonisation. Le tabac, le café, la canne à sucre, le mûrier, qui y croissent admirablement, offrent au colon laborieux les moyens d'arriver promptement, sinon à la fortune, tout au moins au bien-être.

D'ORIZABA A LA BARRANCA DE L'INFIERNILLO.

En sortant d'Orizaba, la voie ferrée décrit une grande courbe, traverse le ravissant petit village de *l'Ingenio*, arrive à Santa Cruz et pénètre dans la vallée de l'Encinal. Le train n'a pas plus tôt franchi à niveau la chaussée de Mexico à Veracruz, pour entrer dans la vallée de l'Encinal, qu'un changement s'effectue dans le paysage.

Ce n'est plus cette végétation exubérante qui distingue tout le parcours depuis l'Atoyac jusqu'à Orizaba; mais une nature toujours riche, quoique plus sévère et plus froide, qui est l'indice des grandes convulsions que le globe eut jadis à subir.

A peu-près au milieu de la vallée de l'Encinal, on remarque l'hacienda qui porte le même nom, qu'entoure un jardin planté de palmiers et que parfument les fleurs des oranges et des jasmins d'Espagne. Cette *hacienda* a pour les mexicains un souvenir historique; c'est là en effet que Mr. José Joaquin Pesado, poète distingué du Parnasse Mexicain, écrivit ses compositions les plus inspirées.

La pl. XVI donne une idée exacte du paysage qu'offrent la vallée de l'Encinal et les montagnes qui forment son horizon. A droite s'élève le *Cerro del Colio*, à gauche les pentes abruptes du *Xochio* et du *Rincon de las Doncellas*, ainsi nommé parce qu'à l'époque de la guerre de l'indépendance, et pour se mettre à l'abri des violences que commettaient les troupes espagnoles, un grand nombre de femmes et de jeunes filles y cherchèrent un refuge. Un peu plus loin au fond, et comme perdues dans la pénombre, on distingue les rampes énormes de *l'Infiernillo*, le tracé de la ligne, avec ses tunnels et viaducs hardis, puis enfin les gorges géantes qui font communiquer entre elles les vallées de l'Encinal et de Maltrata.

Presqu'aussitôt après avoir dépassé l'hacienda de l'Encinal, la voie commence à monter une rampe de 7 pour cent qui la conduit jusqu' à l'entrée de cette gorge effrayante, si bien nommée par les gens du pays *l'Infiernillo* (l'enfer). La pl. N° XVII rend aussi fidèlement que possible l'aspect de ce sauvagement défilé, emprisonné entre deux montagnes élevées et tellement rapprochées l'une de l'autre, que la lumière pénètre à peine au fond de cet horrible précipice, où l'eau noirâtre d'un torrent, que des blocs de rochers cyclopéens arrêtent à chaque instant dans sa course, gronde et bondit avec un bruit sinistre. Partout se dressent des amas de rochers calcinés qui surplombent menaçants au-dessus de la voie, et semblent vouloir ensevelir le train sous leur masse énorme. La poitrine s'op-